

# Lo lan

Autor(en): **Dénéreáz, C.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 41

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178928>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cachent un sens plus élevé. Nous voyons dans Psyché l'emblème de la beauté de l'âme, de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre et de l'immortalité à laquelle elle est destinée; nous y voyons encore la preuve que le bonheur ne dure qu'autant que dure l'illusion, et qu'il se dissipe dès que la vérité se montre toute nue.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut entrer pour comprendre le tableau de M. Gleyre. Semblable à Psyché, illustrée par Raphaël, c'est une allégorie, une espèce d'apparition ou de songe qui emprunte à la Grèce ses formes les plus idéales et les plus élégantes, pour nous dire que la sagesse n'a plus besoin d'autre organe que celui de la parole pour éclairer l'humanité, et qu'elle compromet même sa dignité en se dépouillant de son casque, de sa lance et de son égide, pour amuser le monde par un jeu futile, en imitant par les sons d'une flûte le chant des oiseaux, infiniment supérieur à tous les accents que les instruments peuvent produire. Regardez seulement ces bouvreuils, ces chardonnerets et autres représentants de la troupe joyeuse des chantages ailés, que le peintre a si bien dessinés, perchés sur les branches de platanes, ne semblent-ils pas se moquer des vains efforts de la déesse? Leur moquerie n'a pas échappé à l'une des Grâces, elle élève sa double flûte pour faire cesser leur gazouillement.

Ce que nous venons de dire sur les formes presque féériques que le peintre a données à Minerve et aux trois Grâces, pour imprimer à son tableau le caractère diaphane d'une apparition céleste, nous explique suffisamment la carnation douce et délicate qu'il a choisie; on dirait presque qu'il a plongé son pinceau dans la lumière pour en fixer les rayons sur son tableau.

Nous savons bien qu'on pourrait expliquer le peu de vigueur du coloris par des raisons complètement extérieures au tableau, telles que la place que celui-ci doit occuper plus tard, l'effet qu'il doit produire vis-à-vis de ses pendants, la lumière artificielle qu'on projeterait sur lui, l'influence des peintures vigoureuses dont il se trouvait entouré au Musée Arlaud, etc.; mais il nous semble que M. Gleyre connaît trop l'antiquité grecque, et surtout ses peintures murales, pour ne pas chercher à l'imiter dans la représentation d'une allégorie mythologique.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur ce tableau, il nous reste encore à faire la description des divers objets qui entourent le charmant groupe. — Quelques personnes ont été frappées du bleu foncé dans lequel se présente le ciel; cela s'explique par le contraste du ciel de la Grèce avec celui que nous voyons tous les jours; tous les voyageurs qui viennent du nord et qui voient pour la première fois la patrie de Zeuxis et de Parrhasius font la même observation; il ne faut donc pas oublier que le Parnasse, dont nous voyons les sommets au fond d'une riante vallée, nous transporte en Phocide, et que la nature qui nous entoure au bord de notre beau lac ne peut pas nous servir de comparaison. Néanmoins, la manière dont M. Gleyre a représenté les rochers, la cascade lointaine, et les arbres caractéristiques de la Grèce, nous prouve que le peintre d'histoire peut hardiment se mettre à côté de nos célèbres paysagistes. L'exécution fidèle et minutieuse des fleurs champêtres que nous admirons au premier plan, ainsi que celle de cette gracieuse gazelle qui s'abreuve dans la source limpide qui lui sert de miroir, et dans laquelle les Grâces montrent à Minerve ses traits altérés, est la plus éloquente réfutation de l'idée que tout le tableau n'est qu'une ébauche et attend encore les derniers coups de pinceau.

Nous aurions encore une foule de choses à dire, mais la place nous manque, et ce n'est qu'à contre-cœur que nous prenons congé de Minerve, en jetant un dernier coup-d'œil sur le lézard frétilant et sur la tortue, dans lesquels nous voyons l'emblème de certains esprits et de certaines imaginations beaucoup trop lents à saisir et à comprendre les beautés d'une des plus charmantes toiles que nous devons à notre peintre national.

F. N.

### Lo lan.

La fenna à Moïse Rognasson étai tant tiurieuse que cein eimbêtavé gros s'n'hommo. L'avâi bio lâi deré que n'iré pas galé dé tsertsi à tot savâi et dé volliâi

tot verré, rein ne fasâi, et Moïse se peinsa: eh! bin, adon que te ne vâo rein ouré, on tatséra dé té corredzi.

On dzo, lo grand borgno dé Morreins passavé avoué on troupé dé tchivrés, que menavé à la fâire. C'étâi midzo, et s'arreta ad cabaret po medzi on bocon, bâiré quartetta et po laissi reposa sé cabrés. Moïse qu'avâi cein vu, cor vito tsi li et dit à sa fenna: Franchette! — Quiète que t'as? — Atiuta! L'âi ia onna balla noce à la pinta, tsi Abran, va vito verré, sont ti pé lo pra. derrâi la mâison; lé damé font dâo café per dézo lé z'abro. — Caise-té fou! dâo café! — Oï ma fâi! va pi verré! lâi ia onna masse dé mondö! La Fanchette ne lo sé fâ pas deré dou iadzo; le va derrâi tsi Abran et le trâové lo troupé dé tchivrés et onna dizanna d'hommo que lé vouâitivont. « Yo que l'est, ellia balla noce, que le demandé? » Adon, elliau z'hommo à quoui Moïse avâi de que volliavé attrapa sa fenna, sé mettiront à fêrè dâi pecheinté recaffâie et lâi deziront: Pardié, la vouâiquie la noce; ne vâidé-vo pas l'épâo, avoué sa granta barba? et l'âi montravont on villio bocan que brottavé l'adze.

Ma fâi la fenna fut bin attrapâie, ka ti elliau z'hommo sé mocavont dé li, et le sé reintorna tota penâosa et tota furieta contré Moïse. « Ah! lo bougro, se le sé desâi ein s'ein allein, te vâo mé fêrè dâi pareils affronts, po qu'on sé moquâi dé mé; atteinds villietsyaravouta! » Et le plioravé dé radze. Quand l'arrevâ à la mâison, ti lé z'autro risont coumein dâi bossus; Moïse l'âi dese: Et poui? . . . . . Ma fâi, et poui!!! la Fanchette ne reponde rein, le travaisé lotto, io lé z'hommo dinavont, l'eintré dein sa tsambra ein fasein zonna la porta, le sé colé dedein, et le coumeinça à boudâ Moïse, à quoui le ne redese pas on mot.

Dévé la né, faillesâi portant sé cutsi et coumeiu n'aviont qu'on lli po lé dou, l'avâi bio bouda, faillesâi drumi découté Moïse. Aloo po lo puni, le va queri ad guelata on lan (onna pliantse), le lo met ad mâitein daö lli, et le se cutsé dé la part delé d'ad lan. Quand Moïse eintra, vollie deré oquié à sa fenna, mà « motta » mein dé reponse. Ye sé fourré ad lli, töt ébâhi de trova onna pllianse eintré li et sa Fanchette. Ye s'eindrumiront ti dou sein pipa on mot. Lo leindeman, la fenna bouda onco tot lo dzo et la né le remette lo lan ad lli. Tot parâi cein eimbêtavé la Fanchette dé ne pas poâi deveva, ka l'étâi onna granta tabousse; quand furent ti dou cutzi, la fenna sé met à éternua « Aaatchin! eh! mon Dieu! — Lo bon Dieu té beinè! l'âi dit s'n'hommo. — Lo dis-tou dé bon, Moïse? — Oï pardié! — Eh! bin, douta lo lan! »

C. C. D.

### Toilette d'une élégante en 1866.

#### I. POUR LA TÊTE.

- Deux livres de faux cheveux pour faire le chignon.
- Une livre idem pour imiter des nattes naturelles.
- Un filet ou réseau pour contenir le dits cheveux.
- Dix épingles pincettes pour le même usage.
- Vingt-cinq grammes de pommade pour les faire luire.
- Vingt-deux de peinture pour leur donner du ton.
- Un chapeau avec fleurs, fruits, oiseaux et dentelles.